

Introduction

Harit Joshi, Anne Viguier

▶ **To cite this version:**

Harit Joshi, Anne Viguier. Introduction. Ville et fleuve en Asie du Sud. Regards croisés, Presses de l'Inalco, 2016, 978-2858312689. hal-02145091

HAL Id: hal-02145091
https://inalco.hal.science/hal-02145091

Submitted on 1 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

inalco
PRESSES

Transmettre à tous, diffuser plus loin

Introduction

Anne Viguier

Presses de l'Inalco

Introduction
Villes et Fleuves en Asie du Sud
Harit Joshi, Anne Viguier (dir.)
Presses de l'Inalco, 2016

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

Exigence de qualité avec des évaluations en double aveugle ;

Open Access : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

Licences d'édition sous creative commons pour protéger les auteurs et leurs droits ;

Publications multisupports et enrichissements sémantiques et audio-visuels ;

Métadonnées multilingues : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

https://www.pressesinalco.fr
2, rue de Lille - 75007 Paris

INTRODUCTION

Harit Joshi
CESSMA/Inalco/Sorbonne Paris Cité

Anne Viguier
CESSMA/Inalco/Sorbonne Paris Cité

Presses de l'Inalco

« Une ville peut être définie comme un lieu où résident différents types d'artisans, ou comme un endroit à la population si importante, qu'une voix, d'intensité moyenne, ne peut porter, la nuit venue, au-delà des limites habitées. Une rivière, elle, coule tout au long de l'année. »
Aphorisme attribué à l'empereur moghol Jalal al-din Muhammad Akbar dans l'*Ain-i Akbari* d'Abu'l Fazl (XVI^e siècle).

REGARDS CROISÉS SUR LES VILLES D'ASIE DU SUD

Ces dernières décennies, le couple ville/fleuve a été questionné d'une manière nouvelle par les géographes et les aménageurs du monde entier. En Occident, des préoccupations écologiques sont régulièrement mises en avant pour opérer des actions de « reconquête » des fleuves par la ville. On peut se demander s'il s'agit là d'une valorisation esthétique, symbolique ou écologique, ou bien de l'émergence de nouvelles pratiques sociales en milieu urbain. Le fleuve illustre l'exemple d'une nature domestiquée, système écologique et ressource matérielle d'une part, ressource esthétique qui va du simple décor à la relation vécue d'autre part (Bonin, 2007). Quelle que soit l'interprétation donnée à ces nouvelles approches, on note bien une rupture avec celles de l'ère industrielle, quand le fleuve était avant tout perçu dans sa dimension fonctionnelle et quand, la circulation fluviale déclinant, les ingénieurs le doublèrent souvent de voies routières rapides.

Peut-on retrouver cette même évolution dans les villes d'Asie ? Dans les grandes métropoles, l'intérêt économique a longtemps primé. Au Japon, les aménagements de l'après-guerre ont modifié le système d'écoulement des précipitations au débit fluvial, augmentant dans les villes les risques de débordement

et d'inondation des terrains bâtis. L'industrialisation prioritaire a conduit à une forte pollution des eaux, en Chine comme en Asie du Sud-Est[1], menaçant la santé des riverains. En Chine, l'aménagement des villes du bas Yangzi indique une relation au fleuve encore très fonctionnaliste basée sur une exploitation rationnelle des ressources et des flux. Cet élément du patrimoine urbain est encore peu valorisé, sauf à Shanghai, où la relation ville/fleuve est au contraire fortement mise en scène (Scherrer, 2004). On observe cependant aujourd'hui partout une montée des préoccupations écologiques, bien souvent portées par de nouvelles classes moyennes soucieuses d'améliorer leur cadre de vie. De ce fait, les fronts d'eau urbains, longtemps délaissés et investis par les populations les plus pauvres, attirent de plus en plus les convoitises des investisseurs immobiliers privés ou publics tandis que la qualité de l'eau des fleuves devient une préoccupation des autorités.

Mais s'agit-il ici d'une simple transposition des problématiques présentes dans les grandes cités des pays industrialisés ? On peut en douter, tant l'association ville/fleuve a une résonnance singulière en Asie, pour des raisons à la fois complexes et variées.

Cela tient d'abord à la nature même des régimes fluviaux en milieu tropical : les hommes ont dû s'adapter depuis fort longtemps aux épisodes de crues parfois dévastatrices comme aux bas étiages. Par ailleurs, avant la multiplication des puits pour l'irrigation, les fleuves et les rivières représentaient une source de vie essentielle pour des millions d'agriculteurs, notamment dans les régions rizicoles. En Inde comme en Chine, les grands cours d'eau ont eu une influence bien plus grande que l'océan sur le déploiement et l'organisation des activités humaines (Arnold, 1995, p. 11). Organes souvent puissants, capricieux, échappant au contrôle de l'homme, ils incarnent l'impermanence, mais sont aussi les garants du cycle continué de la vie, formant, avec la montagne, un couple indissoluble, symboles de fertilité habités pourtant par de puissantes forces destructrices. Cette importance se traduit, dans la pensée chinoise, par l'usage fréquent de l'image du fleuve (Allan, 1997), et en Inde, par une riche mythologie sacralisant le fleuve. Dans la culture japonaise, la relation à l'eau est également essentielle et de nombreux poèmes célèbrent les rivières, décrites comme des lieux de loisir et des sources de plaisir esthétique.

Ce très fort attachement au fleuve a pu s'effacer en ville, quand les activités humaines se sont éloignées de la nature, comme on peut l'observer au Japon, en Chine, ou dans le delta du Mékong par exemple. Mais ce n'est guère le cas, sauf exception, en Asie du Sud. En ville comme dans les régions rurales, les fleuves et les rivières n'y sont jamais réduits à une pure dimension fonctionnelle ou à de simples décors, mais continuent d'être l'objet d'un culte particulier, attirant

1. Comme à Subaraya dans l'est de Java (Lucas, 2000).

Presses de l'Inalco

des milliers de pèlerins. De plus, en dehors des plus grandes mégalopoles et même parfois en leur sein, des usages non urbains du fleuve se maintiennent dans la ville ou dans sa proximité immédiate.

Il ne faudrait cependant pas essentialiser la relation et lui donner une dimension atemporelle : si certains sites ont pu perdurer longtemps comme Bénarès[2], leur attractivité et les modalités des aménagements liés à la présence des cours d'eau ont évolué au cours des siècles : il a fallu s'adapter à des modifications de leur cours, résister à des envahisseurs, accueillir de nouvelles populations, inventer de nouvelles fonctions quand la navigation fluviale s'est essoufflée ou est devenue plus difficile. La mise en perspective historique paraît donc essentielle pour comprendre, localement, la manière dont villes et fleuves se rencontrent.

Une autre caractéristique propre aux villes asiatiques contemporaines que l'on retrouve en Asie du Sud agit sur la relation ville/fleuve : le contexte social (les fortes densités et la pauvreté) conduit à remplir tous les interstices urbains, particulièrement ce qui peut apparaître avant toute valorisation comme une marge urbaine, souvent à cause du risque d'inondation. Ainsi, des quartiers dépourvus des principales infrastructures, insalubres et densément peuplés se sont maintenu près les berges ou les lacs internes (*beng*) à Phnom Penh, au Cambodge (Pierdet, 2008). Cette réalité sociale rend particulièrement difficiles les choix d'aménagement, comme Alexander Follmann le montre dans le cas de Delhi (chapitre « Delhi's changing riverfront : bourgeois environmentalism and the reclamation of Yamuna's floodplain for a world-class city in the making »). Mais en dehors du cas particulier des grandes métropoles, le défi des grands barrages, le développement du tourisme et l'accroissement vertigineux de la pollution sont en train de modifier partout la relation ville/fleuve.

Cet ouvrage apporte un éclairage contemporain sur ces changements à l'œuvre. Né d'un colloque qui s'est tenu à l'Inalco en 2012 et qui a réuni des chercheurs venant d'horizons très divers, il espère contribuer à la réflexion sur l'évolution du monde urbain en Asie et sur l'importance de la prise en compte des dimensions culturelles et écologiques par les aménageurs. Comme il n'existe aucune synthèse sur la question pour l'Asie du Sud, nous avons privilégié une approche par les études de cas, chaque auteur traitant d'un couple ville/fleuve (ou rivière) singulier. Ceci nous permet de couvrir un très large spectre géographique (voir les cartes 1, 2 et 3), des plaines du moyen Indus au Pakistan (Sehwan Sharif) à celle du Brahmapoutre en Assam (Guwahati), de la vallée du Gange et de la Yamuna (Bénarès et Delhi) à celle de la Vaigai en Inde du Sud (Madurai) en passant par le bassin de la Narmada, en Inde centrale (Amarkantaka et Omkareshwar), tout en offrant une perspective résolu-

2. Depuis au moins le IVe siècle avant notre ère d'après Kautilya, *Arthashastra* (321-300 av. J.-C.).

Presses de l'Inalco

ment pluridisciplinaire. Les auteurs ont en effet un ancrage disciplinaire varié (anthropologie, architecture, histoire, géographie). L'approche anthropologique paraît particulièrement importante ici, car le couple fleuve/ville semble, d'un premier abord, recouper celui qui oppose, en Occident, nature et culture. La reconquête du fleuve par la ville peut être alors interprétée comme une forme de retour à la nature, même s'il s'agit en fait d'une nature urbaine. Mais cette opposition classique n'est guère pertinente en Inde. On ne peut, dans un contexte indien, prétendre que la ville, par essence, s'oppose de longue date à la campagne en incarnant la civilisation (et donc la « culture »), ni considérer que le fleuve « sauvage » fait partie d'un territoire « premier » que l'homme craint et qu'il n'a d'autre choix que de chercher à maîtriser et à aménager pour accroître sa sécurité et son bien-être. Et de fait, si la poésie indienne, dans toutes ses langues, loue largement la beauté des fleuves ainsi que la richesse de la flore et de la faune qui les habite, on peut se demander dans quelle mesure la culture indienne permet la distanciation qui autorise une approche paysagère ou patrimoniale du fleuve[3]. Le contraste entre une vibration poétique nourrie de dévotion religieuse qui traverse les siècles et le désintérêt pour la protection d'ordre esthétique des sites est souvent frappant aujourd'hui en Inde, les politiques inspirées par des normes occidentales paraissant sans échos.

Dans toute leur diversité disciplinaire, les auteurs s'attachent chacun à présenter le couple ville/fleuve d'une manière dynamique, en le replaçant dans un contexte culturel à chaque fois bien singulier et dans une perspective historique large. Traitant de petites bourgades presque rurales, de capitales régionales ou sous régionales et d'une grande métropole (carte 2), ils s'intéressent particulièrement à la manière dont la rivière est perçue dans la ville, aux visions qu'elle provoque et aux pratiques induites par sa présence. Ces dernières sont favorisées ou modifiées par les aménagements spécifiques des rives urbaines, qui opèrent aujourd'hui dans un contexte nouveau.

Presses de l'Inalco

LA RIVIÈRE DANS LA VILLE : VISIONS, ÉMOTIONS, PRATIQUES

Le rôle vital des rivières, dans le monde indien, explique l'abondance des représentations et des pratiques, le plus souvent en lien avec des croyances religieuses qui les concernent. Les premiers sites de la civilisation de l'Indus (2500-1700 av. J.-C.) sont apparus sur les rives d'un fleuve, l'Indus (Sindhu*), auquel le pays doit également son nom. Pour ces premières populations urbaines, la rivière était à la fois une source d'approvisionnement en eau, un moyen de transport

3. Quand, le 13 juin 2011, le *sadhu** (renonçant) Swami Nigamanand mourut après 73 jours de grève de la faim à Haridwar (ville sainte située dans l'État de l'Uttarakhand), c'était pour défendre, non pas un paysage ou un environnement menacé, mais la sacralité même du Gange.

et de communication et une frontière protectrice. Mais avec le temps, à mesure que la société indienne se complexifie, elle endosse de nouveaux rôles.

DES VISIONS MULTIPLES

Il faut d'abord souligner la multiplicité des visions qui donnent aux fleuves et aux rivières d'Asie du Sud, vénérées comme des incarnations de dieux et de déesses, une dimension sacrée. Des villes saintes, considérées comme les demeures de forces divines, se sont développées sur leurs rives telles Bénarès sur le Gange, Ujjain sur la Shipra, Ayodhya sur la Saryu, Nasik sur la Godavari, Pandharpur sur la Bhima et Hampi sur la Tungabhadra. La littérature puranique* (IVe siècle av. J.-C.-Xe siècle apr. J.-C.) abonde en mythes et légendes racontant leur naissance miraculeuse, expliquant la sainteté de ces lieux, les rituels religieux qui y sont accomplis et les bénéfices qui peuvent en être retirés. Le plus souvent, les rivières sont associées à des divinités féminines. C'est notamment le cas dans les *Mahatmya**, textes composés en vers sanskrits ou en langues vernaculaires. Les rivières y ont le pouvoir de féconder et de purifier. Généralement bienfaisantes, elles sont néanmoins dotées d'un tempérament imprévisible et peuvent exprimer leur colère en inondant leurs berges ou au contraire en asséchant leur lit, privant ainsi les riverains de leurs faveurs. L'océan étant perçu comme masculin, les rivières qui s'y jettent sont considérées comme ses épouses. De nombreux rituels qui s'accomplissent sur les berges des rivières témoignent de leur caractère féminin, tel celui qui consiste à les habiller symboliquement, en tirant un grand drap d'une rive à l'autre. Par ailleurs, la littérature sanskrite classique évoque la « menstruation » des rivières lors de la mousson, en référence à l'importante quantité de terre qu'elles charrient alors dans leurs eaux. Les *Mahatmya* sont riches en légendes au sujet de femmes transformées en rivières. Selon l'imagerie classique, le Dieu Indra, se sentant menacé par la pénitence d'un ascète susceptible de le priver de sa position prééminente dans la hiérarchie des divinités, envoie une *apsara** (nymphe céleste) pour le séduire. L'ascète, furieux de voir sa concentration compromise, lui jette une malédiction, la transformant en cours d'eau. Puis, pris de remords, il modère la sévérité de sa punition en précisant qu'elle reprendra sa forme initiale lorsqu'elle se jettera dans la rivière qui constitue le thème principal du *Mahatmya*. Les rivières Mula, Mutha et Mira, affluents de la Bhima dans le Maharashtra, sont ainsi toutes censées avoir été des *apsaras* métamorphosées en cours d'eau (Feldhaus, 1995).

Des mythes, sanctifiés par les textes religieux et des rites pratiqués de longue date, ont contribué à renforcer l'importance des lieux de pèlerinage fluviaux et à y attirer une foule de fidèles. Le Gange (*Gaṅgā** en sanskrit), vénéré comme une déesse par les hindous et considéré comme un fleuve sacré tout au long de son parcours, est entouré d'une spiritualité particulièrement puissante à Bénarès, dans l'État d'Uttar Pradesh. Se baigner dans ses eaux, notamment

Presses de l'Inalco

dans cette ville, est depuis fort longtemps considéré comme un acte de grande piété permettant de purifier son corps et son âme. Comme mourir à Bénarès, puis être incinéré sur l'un des lieux de crémation longeant le fleuve, libère, pour les hindous, l'âme du cercle infini des réincarnations, la ville attire de nombreux pèlerins, surtout des personnes âgées et des malades. Leur accueil a nécessité des aménagements particuliers étudiés par Savitri Jalais dans le chapitre « Accéder à l'eau du Gange : les *ghats* de Bénarès », nous y reviendrons.

Mais les écarts, par rapport à cette vision classique de rivières féminines bienfaisantes, sont nombreux. Dans le chapitre « Des fluides au grand fleuve : à propos du Brahmapoutre à Guwahati », Émilie Arrago-Boruah souligne que le Brahmapoutre – littéralement « fils de Brahma* » – est un fleuve masculin par excellence. Selon les mythes fondateurs des *Purana*, l'impétuosité de ce fleuve, ainsi que le caractère imprévisible et dangereux de ses crues, est liée à la violence de ses origines : l'éjaculation de Brahma – l'un des grands dieux du panthéon hindou – quand il échoua dans ses tentatives pour posséder la femme qu'il désirait, ou encore le matricide d'un homme dont la mère était soupçonnée d'avoir commis l'adultère. Pour la population qui vit à proximité du Brahmapoutre et se trouve en contact quotidien avec lui, la nécessité de se protéger du danger qu'il représente l'emporte sur tout le reste. Ceci explique pourquoi, bien que des rituels quotidiens consacrés au fleuve soient pratiqués à Guwahati, la ville étudiée dans ce chapitre, ils restent confinés au sein de temples spécifiques et sont davantage destinés à se protéger, par exemple au moment de sa traversée, qu'à tirer un mérite religieux de ses eaux.

Ailleurs, l'écart n'a pas pour origine une singularité du fleuve, mais plutôt la superposition de visions issues de traditions différentes. La Narmada, en Inde centrale, a certes un statut prééminent dans la riche littérature puranique de l'Inde ancienne et la petite ville d'Amarkantaka, étudiée par Monica Guidolin dans le chapitre « Narmada darshan : la vision divine du fleuve dans la ville d'Amarkantaka », est un important lieu de pèlerinage : le simple fait de contempler la Narmada à Amarkantaka suffit pour gagner le mérite religieux. Mais Amarkantaka se trouve dans une région tribale et les rituels qui s'y pratiquent proviennent aussi bien des coutumes locales que de l'hindouisme classique tel qu'il est pratiqué partout en Inde. Les rivières jouent un rôle particulier dans la culture *adivasi**. Dans la vallée de la Narmada, toutes les pierres situées dans le fleuve sont vénérées comme des *Shiva-linga**. Les eaux sont considérées comme le domaine des divinités des esprits aquatiques. Elles sont différentes des déesses de l'hindouisme classique, malicieuses et dangereuses, car elles peuvent posséder les jeunes femmes et les enfants (Bokhare, 2005, p. 309).

En Inde du Sud, les poèmes de la littérature classique tamoule des premiers siècles de notre ère célèbrent les retrouvailles de la population de Madurai avec la Vaigai, quand le fleuve se gonfle des eaux de la mousson (chapitre « Madurai et la Vaigai à l'époque coloniale : reconfiguration urbaine et usages citadins du

Presses de l'Inalco

fleuve » par Anne Viguier). C'est une approche profane, d'une grande sensualité, qui met en scène une population urbaine prompte à s'amuser et à flirter dans la rivière. Mais l'influence grandissante de l'hindouisme des *Purana* a donné ensuite une tonalité plus proche de celle du Nord aux visions des rivières. Ainsi la Vaigai est considérée, par les habitants de Madurai, comme une déesse particulièrement capricieuse et de nombreux rites se perpétuent dans le lit souvent asséché de la rivière actuelle. Le rôle sacré des rivières a d'ailleurs été exploité en Inde du Sud par les souverains de l'époque prémoderne afin de renforcer le rayonnement de leur capitale. Ainsi Hampi, située sur les rives de la Tungabhadra, dans l'État moderne du Karnataka, apparaît comme un lieu de pèlerinage local, dédié à la déesse Pampa Devi dès le VII^e^ siècle. Le patronage des dynasties successives de Vijayanagar, à partir du XIV^e^ siècle, transforma le site en un centre urbain majeur, capitale prestigieuse d'un royaume florissant. Un ensemble de temples virent le jour le long de la rivière, tandis que des palais étaient édifiés plus au sud. Cette disposition spatiale servit à transférer l'autorité rituelle des anciennes divinités vers le roi de Vijayanagar, qui l'exerçait en leur nom (Wagoner, 1996).

DES PRATIQUES QUI S'ADAPTENT À UN ENVIRONNEMENT QUI SE TRANSFORME

Loin d'être immuables, les pratiques religieuses liées à la présence des rivières, qui constituent, encore aujourd'hui, une composante essentielle de la relation ville/fleuve en Asie du Sud, doivent s'adapter à un environnement instable. Les modifications de nature écologique se combinent ici aux transformations sociales.

Dans la région du Bengale située dans l'est du monde indien, la fréquence des modifications du cours des rivières a contribué à l'instabilité des villes durant la période prémoderne, comme en témoignent les très fréquents changements de capitale que la région a connus par le passé (Mohsin, 1980). Cette particularité des organismes fluviaux asiatiques explique également en partie l'évolution singulière de la ville de Sehwan Sharif située sur l'Indus, dans le Sindh. Rémi Delage et Delphine Ortis montrent dans le chapitre « les relations entre Sehwan Sharif et l'Indus dans le Sindh : histoire d'une mise à distance », quelles furent les conséquences socioculturelles de l'éloignement géographique de l'Indus : alors que le fleuve coulait à proximité de la ville jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, sa trajectoire s'est déplacée aujourd'hui de plusieurs kilomètres vers l'est. L'éloignement physique de l'Indus, qui joua longtemps un rôle de métaphore pour l'identité sindhi, s'est accompagné d'une lente disparition du fleuve comme point de référence pour la société locale. À cette évolution du site se sont ajoutées, au XX^e^ siècle, des transformations sociales profondes. Le départ de la communauté hindoue, à la suite de la partition de l'Inde britannique en 1947, a contribué à la quasi-disparition du culte de la figure légen-

Presses de l'Inalco

daire locale, Udero Lāl, divinité née dans les eaux de l'Indus et vénérée aussi bien par les hindous que par les musulmans. Le déclin de cette figure unificatrice s'est accompagné de la montée en puissance du culte du saint soufi La`l Shahbaz Qalandar, aujourd'hui saint patron de la ville.

Plus récemment, d'autres facteurs ont modifié l'équation ville/fleuve. En Inde, la construction de grands barrages, considérés par les gouvernements successifs comme une solution incontournable pour satisfaire les besoins d'une population en pleine croissance et d'un secteur industriel en expansion, s'est souvent accompagnée de l'éviction des populations locales et a eu des conséquences graves pour l'environnement. Dans le chapitre « Conceptions du "patrimoine" archéologique et environnemental dans la restructuration et dans le réaménagement de la ville sainte d'Omkareshwar, sur les rives de la Narmada », qui porte sur la Narmada à Omkareshwar (un autre lieu de pèlerinage situé dans l'État du Madhya Pradesh), Émilie Crémin analyse comment l'un de ces barrages a pu transformer la manière dont l'ancien site religieux est perçu par les pèlerins et les résidents. La mise à l'eau de certains temples et la disparition d'une partie de la route du pèlerinage ont ainsi entraîné une modification de certaines pratiques religieuses.

Mais au-delà d'une adaptation à la transformation des milieux, de nouvelles pratiques apparaissent aujourd'hui, de plus en plus encouragées par les autorités. Elles mettent en avant le caractère esthétique des rives urbaines, qui peuvent devenir un espace récréatif profane. Ainsi, É. Crémin indique qu'à Omkareshwar, le réaménagement de l'île sacrée prévoit la création d'un parc culturel et naturel, la zone forestière devant être classée « sanctuaire de la vie sauvage ». À Guwahati, É. Arrago-Boruah note que, depuis quelques années, des carcasses de navires ont été transformées en restaurants et des berges de plaisance aménagées sur les rives du fleuve propices à une fréquentation de loisir. Enfin à Delhi, A. Follmann évoque la création du Golden Jubilee Park, un parc de 154 hectares situé sur la rive droite de la Yamuna, destiné à développer une promenade urbaine et à attirer les touristes. Il fait intégralement partie d'un nouveau plan d'aménagement ayant l'ambition de faire de la capitale indienne une ville de statut mondial. Mais de qui et pour qui ce projet est-il le rêve ?

Presses de l'Inalco

LA VILLE ET LA RIVIÈRE : LES DÉFIS DE L'AMÉNAGEMENT

Les transformations les plus contemporaines évoquées ci-dessus visent, par des aménagements, à modifier les visions et les pratiques, pour finalement opérer une conquête du fleuve par la ville. S'agit-il d'une approche nouvelle dans le contexte indien ? Pour le déterminer, différentes contributions permettent d'analyser comment les aménagements urbains ont pris en compte la présence du fleuve, avant l'époque moderne (chapitres « des fluides au grand fleuve »,

« Narmada darshan » et « accéder à l'eau du Gange ») et durant la période coloniale (chapitres « les relations entre Sehwan Sharif et l'Indus dans le Sindh » et « Madurai et la Vaigai à l'époque coloniale »). Les chapitres « conceptions du « patrimoine » archéologique et environnemental » et « Delhi's changing riverfront » analysent et mettent en perspective les réalisations postcoloniales.

AMÉNAGER LA RIVE

La manière dont les citadins perçoivent la rivière et espèrent profiter de sa présence influence leurs efforts pour l'intégrer dans le paysage urbain. Selon les exigences du lieu et de l'époque, des projets d'aménagement des rives ont transformé l'équation ville/fleuve. Séduisante au plan esthétique, protégée d'un point de vue militaire tout en demeurant accessible par voie terrestre et fluviale, permettant un accès aisé à l'eau, élément essentiel pour tout rituel religieux en Inde, la rive, même si elle ne correspond pas au centre géographique de la ville, occupe une position très valorisée dans le paysage urbain.

À l'époque moghole (XVIe-XVIIe siècles), elle devint même un emplacement privilégié pour construire des bâtiments de prestige. Ainsi, peu de temps après sa conquête de l'Inde (1526), l'empereur Babur, qui regrettait l'absence de ruisseaux dans les plaines de l'Inde du Nord et la rudesse de ses paysages en comparaison de ceux de sa terre natale d'Asie centrale, entreprit de transformer Agra en une *riverside garden city* (Koch, 2006). Des espaces verts furent aménagés sur la rive gauche de la Yamuna, tandis que plusieurs représentants de la nouvelle élite politique bâtissaient leurs résidences sur la rive droite. Ce nouveau type de paysage urbain, jusqu'alors inconnu des autochtones, les impressionna tellement qu'ils nommèrent ce quartier « Kaboul ». La rive demeura un espace privilégié pour la construction des résidences des princes et des nobles pendant les règnes suivants, ce qui explique une configuration urbaine tout en longueur. Ce modèle fut suivi, dans une moindre mesure, à Lahore et à Delhi quand elles devinrent des capitales de l'Empire. Les palais fortifiés des importantes villes provinciales comme Burhanpur et Surat, respectivement dans le Maharashtra et le Gujarat moderne, donnaient eux aussi sur une rivière, la Tapti. Avec le déclin d'Agra dans la seconde moitié du XVIIe siècle et les revers de fortune de sa classe politique, de nombreuses résidences agrémentées de jardins furent transformées en sites funéraires. Dans les années suivantes, la rive commença à se populariser. Les habitants ordinaires d'Agra s'approprièrent cet espace jadis réservé à l'élite politique. Des concours de natation s'y déroulèrent. Une fête annuelle, nommée le *Triveni*, y fut organisée, rassemblant aussi bien les musulmans que les hindous. Les premiers y vénéraient Khwaja Khizr, le légendaire saint soufi associé à l'eau et les seconds, le dieu Krishna. Les troubles politiques survenus au XVIIIe siècle puis les aménagements coloniaux du XIXe siècle portèrent un coup fatal à ce paysage fluvial et de nombreux jardins, demeures et mausolées, disparurent. Notons que dans un effort pour valoriser économi-

Presses de l'Inalco

quement la rive, le gouvernement de l'État d'Uttar Pradesh, conçut, en 2003, le projet de construire un centre commercial sur les rives de la Yamuna, entre le Taj Mahal et le fort. Il a été finalement abandonné en raison de l'opposition générale qu'il a suscitée (Koch, 2006).

Plusieurs des normes établies par les empereurs moghols en matière d'urbanisme furent scrupuleusement suivies dans les capitales de leurs États successeurs. Située sur les rives de la Gomti, un affluent du Gange, Lucknow était la capitale d'Awadh, l'un des principaux États nés à la suite de la désintégration de l'Empire moghol. Ses *nawab* chiites d'origine iranienne ont, dès le milieu du XVIIIe siècle, construit de nombreux bâtiments de prestige – certains existent encore - sur les rives de la Gomti. Leurs entrées permettaient un accès direct à la rivière et la rive servait de cadre aux festivités qu'ils affectionnaient particulièrement (Llewellyn-Jones, 2003).

En dehors du territoire de l'Empire, dans les royaumes voisins qui vivaient sous la menace de l'impérialisme moghol, le besoin d'assurer la défense de la ville imposait parfois l'aménagement des rives. Car si le fleuve constituait le plus souvent une protection naturelle face aux attaques de l'ennemi, il pouvait aussi rendre l'agglomération plus vulnérable. Ainsi, alors que Guwahati était protégée par les montagnes qui l'entouraient, elle était exposée aux attaques par le fleuve, une faiblesse exploitée avec succès par les armées impériales mogholes au XVIIe siècle (chapitre d'É. Arrago-Boruah). Tirant les enseignements de cette défaite, les citadins construisirent une « forteresse d'eau », rempart qui se révéla efficace puisque Guwahati demeura ensuite la ville la mieux protégée du Nord-Est indien.

Mais les aménagements des rives furent très souvent motivés par des considérations religieuses. Il s'agissait notamment de permettre aux dévots d'accéder à l'eau pour les bains et les prières rituelles. Comme le montre M. Guidolin, ces dispositifs sont particulièrement importants dans la petite ville sacrée d'Amarkantaka, dont le site occupe la source même du fleuve. Les temples et des bassins de la ville sont disposés de manière à permettre aux dévots de faire leurs ablutions tout en contemplant le fleuve, la « vision » du fleuve étant ici considérée comme un acte particulièrement méritoire.

Cependant, c'est sans doute à Bénarès que l'aménagement des rives a atteint sa dimension la plus spectaculaire. Les *ghat** longeant la rive gauche du Gange y constituent un dispositif unique qui définit toute la relation entre la ville et le fleuve. Certes, ce dispositif des escaliers menant vers un plan d'eau forme un élément architectural très répandu en Inde. Mais celui de Bénarès, étudié par S. Jalais, joue un double rôle : les murs et marches de pierre protègent la ville des dégradations que provoquerait la montée des eaux du Gange pendant la saison des pluies, tout en permettant l'accès à l'eau sacrée du fleuve. Les *ghat* actuels furent construits par les membres de la nouvelle élite politique et religieuse indienne des XVIIIe et XIXe siècles. Il s'agissait pour eux de satisfaire à

Presses de l'Inalco

leurs propres obligations religieuses, mais aussi d'offrir un abri aux pèlerins les moins fortunés qui venaient parfois de très loin pour pouvoir passer leurs derniers jours sur les berges du fleuve sacré. Ce mécénat était donc un moyen, pour les membres de l'élite, d'accroître leur mérite religieux et leur position sociale.

TRAVERSER LE FLEUVE

Les projets d'urbanisme réalisés par les administrateurs britanniques dans les villes indiennes à l'époque coloniale furent inspirés par des considérations plus pragmatiques. Le fleuve fut de plus en plus perçu dans sa seule dimension fonctionnelle pendant cette période. À une époque où la circulation fluviale perdait en importance, avec la construction de voies de chemin de fer qui doublèrent souvent la voie d'eau, et alors que l'expansion urbaine s'accélérait, le fleuve fut bien souvent considéré comme un obstacle. Permettre l'extension d'une ville au-delà d'un cours d'eau qui avait pendant longtemps marqué sa périphérie fut souvent le synonyme d'un processus de modernisation, incarné par la mise en place d'un nouveau régime politique ou administratif. Ainsi, à Hyderabad, capitale de l'État moderne d'Andhra Pradesh, l'extension de la ville au nord de la rivière Musi, à l'initiative des Britanniques, marqua une étape importante de son développement (Louiset, 2007). Le quartier de la rive nord devint le quartier moderne, moins densément peuplé que le centre historique du sud et doté de larges avenues et d'espaces verts. Il accueillit, à la suite de l'inondation dévastatrice de 1908, la Cour du Nizam de la principauté d'Hyderabad et les résidences des notables de la ville. On peut observer une évolution semblable à Ahmedabad, aujourd'hui capitale du Gujerat, dans l'ouest de l'Inde. À la suite de la construction de ponts sur la Sabarmati dès les années 1870, les membres de l'élite indienne et européenne commencèrent à s'installer sur la rive ouest, y vivre devenant le signe d'une ascension sociale. Au cours des années, cette séparation spatiale marquée par la rivière prit une dimension religieuse et économique, les musulmans qui résidaient sur la rive orientale étant globalement plus défavorisés que les hindous installés à l'ouest. Cet écart s'accrut avec la croissance économique que connut la ville dans les premières décennies du XX^e^ siècle. Les quartiers de l'est s'industrialisèrent, abritant les ouvriers, avec forte concentration de musulmans. À l'ouest, où s'étendaient des quartiers résidentiels et de nouveaux bâtiments universitaires, la population était constituée majoritairement de membres des castes supérieures hindoues (Rajagopal, 2011).

Dans le chapitre « Madurai et la Vaigai à l'époque coloniale » , A. Viguier analyse la manière dont les efforts d'aménagement entrepris par le pouvoir colonial à Madurai modifièrent la place occupée par le fleuve Vaigai dans l'espace urbain au cours de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. L'ouverture de la ville sur le cours d'eau que permit la destruction des remparts – opération qui visait d'abord à améliorer l'état sanitaire de la ville –, mais aussi la construction d'une chaussée puis d'un pont traversant le fleuve, constituèrent la première

Presses de l'Inalco

étape d'une extension urbaine sur la rive nord. Ces aménagements, ainsi que les nouvelles techniques d'ingénierie qui permirent d'utiliser l'eau du fleuve pour le drainage et la fourniture en eau potable modifièrent à la fois le paysage urbain et le rôle que jouait la Vaigai dans la vie quotidienne des citadins. Indépendamment des aménagements urbains, la construction du barrage de la Periyar à la fin du XIXe siècle, destiné à étendre l'irrigation dans la région située en amont de Madurai, rendit l'alimentation du fleuve, naturellement aléatoire, encore plus problématique. Ainsi, la ville s'était physiquement rapprochée du fleuve, mais ce dernier était désormais intégré à un processus de développement qui lui échappait.

USAGES LOCAUX, PROJETS NATIONAUX : LE FLEUVE CONFISQUÉ ?

Après l'indépendance, les travaux hydrauliques prirent une nouvelle dimension et les conséquences se révèlent parfois particulièrement dramatiques pour les riverains des fleuves concernés. É. Crémin étudie, dans le chapitre « Conceptions du « patrimoine » archéologique et environnemental », les conséquences des projets d'aménagement sur les rives de la Narmada à Omkareshwar. À la suite de la construction d'un barrage à proximité immédiate de la ville en 2005, les terres agricoles dont les populations tribales environnantes tiraient leur subsistance furent submergées et plusieurs lieux fréquentés par les pèlerins disparurent. En artificialisant le cours d'un fleuve considéré comme sacré par les divers groupes sociaux de la région, le barrage a transformé leur conception et leur pratique du site. Dans son projet de développer un « parc naturel » sur la zone la plus sacrée, le gouvernement de l'État impose un modèle importé aux habitants du site. Les notions de conservation et de protection du patrimoine, telles qu'elles sont conçues par les autorités, se distinguent en effet radicalement des approches indigènes. L'activité touristique que souhaite développer le gouvernement est en contradiction avec les pratiques anciennes des populations autochtones, dont certaines ont été chassées de leurs terres. Mais elle favorise d'autres acteurs locaux : de nouveaux ashrams*, financés par de puissants groupes religieux, continuent à apparaître le long du fleuve à Omkareshwar, ce qui dénote les forts enjeux politiques et économiques qui sous-tendent le contrôle de cet espace sacré.

Le caractère contradictoire de ces projets de développement, théoriquement censés contribuer au bien-être des populations, ainsi que les conséquences négatives de leur exécution hâtive, sont particulièrement flagrants dans la capitale de l'Union indienne, Delhi. Ici aussi, les relations entre la ville et la rivière Yamuna (un affluent du Gange) sont anciennes. La ville fut choisie comme capitale de diverses dynasties indo-musulmanes en raison de son emplacement stratégique. Des constructions occupèrent très tôt les berges de la rivière, comme, à la fin du XIIIe siècle, l'hospice de l'un des principaux saints soufis de la confrérie Chishtiya, Nizam al-din Awliya. Les hindous y prenaient leurs bains

Presses de l'Inalco

rituels, à l'image de ceux que le voyageur français François Bernier décrivit à l'occasion d'une éclipse solaire au XVIIe siècle. Aujourd'hui, les habitants de la ville les plus âgés se souviennent de l'époque où il était fréquent d'organiser des pique-niques le long de la rivière et de s'y baigner. Cependant, comme le montre A. Follmann dans le chapitre « Delhi's changing riverfront » consacré à l'aménagement des rives de la Yamuna à Delhi, la situation a dramatiquement changé depuis et la rivière, aujourd'hui, n'est plus qu'un égout à ciel ouvert.

La rapide croissance démographique que Delhi a connue ces dernières décennies ainsi que la pénurie d'espace résidentiel alimente la convoitise pour tout terrain disponible. Comme dans les autres métropoles asiatiques, les espaces restés en marges deviennent des atouts pour de nouveaux projets immobiliers, résidentiels ou commerciaux. Pour les autorités indiennes, qui veulent faire de Delhi une ville de statut mondial, capable de concurrencer les plus grandes métropoles de la planète,, ces projets sont constitutifs de l'image qu'ils veulent projeter de la ville. Depuis quelques années, le vaste espace qui correspondait à une partie de la plaine inondable de la rivière a commencé à attirer l'attention des promoteurs immobiliers. Considéré comme une zone située en marge de l'espace urbain il y a à peine trois décennies, ce terrain a longtemps été négligé et tenu à l'écart de tout projet d'aménagement. Il était alors occupé par des bidonvilles qui hébergeaient les citadins les plus pauvres et les migrants ruraux. Mais aujourd'hui, il se trouve au cœur d'une ville en perpétuelle expansion, comme en témoigne l'augmentation considérable des prix de l'immobilier.

Le « nettoyage » de cette zone s'inscrit dans le cadre de ce que la sociologue Amita Baviskar, reprise par A. Follmann, appelle « l'écologie bourgeoise ». La classe moyenne, de plus en plus prospère, bien qu'ayant adopté un mode de consommation qui porte atteinte à l'environnement, met en avant des considérations écologiques pour justifier le « nettoyage » et le « développement » des rives de la Yamuna. Il s'agit en réalité d'une attitude anti-pauvres, reprise par les autorités de la ville, qui conduit à l'éradication des bidonvilles, jugés à la fois insalubres et contraires à la nouvelle approche esthétique des paysages urbains des membres de cette nouvelle bourgeoisie. À leur place, de grands aménagements issus d'une collaboration public-privé ont vu le jour. Ils sont bien souvent, en contradiction avec les grands principes mis en avant dans les projets initiaux, puisqu'ils violent les règlements en vigueur pour la protection de l'environnement ou les règles foncières. A. Follmann analyse les conséquences sociales désastreuses de ces mesures qui excluent les pauvres de la prétendue « ville globale ». La situation actuelle révèle finalement l'incapacité des autorités urbaines et des agences de développement à intégrer pleinement la rivière dans le périmètre urbain et à redonner aux citadins un véritable accès à ses berges.

Confrontée au défi de réintégrer la rivière dans son espace et d'en ouvrir l'accès à tous, la capitale indienne a devant elle l'exemple d'une autre ville,

Presses de l'Inalco

Singapour, sans doute davantage en mesure d'aspirer au statut tant convoité de ville globale. Dès les années 1970, les autorités de Singapour ont en effet entrepris de nettoyer la rivière qui traverse la ville et qui servait alors essentiellement au transport de marchandises. La rivière fut drainée et son parcours balisé, tandis que ses berges, autrefois dédiées aux activités commerciales et à la détente, furent exploitées à des fins touristiques et pour des loisirs encadrés, jugés plus lucratifs. Cette métamorphose, qui paraît très réussie au plan esthétique, suscite néanmoins des critiques. Ce nouvel espace répond essentiellement à l'image que le gouvernement souhaite afficher de la ville, dans une vision très sélective du passé urbain. Les monuments qui y ont été installés – espaces mémoriaux et statues – sont entièrement dépolitisés, afin de ne donner matière à aucune controverse. Ils évitent toute référence au passé le plus sombre de la ville : l'insalubrité du lieu, la violence des pirates et autres groupes rivaux qui peuplaient l'île, le calvaire des porteurs surexploités et des marchands itinérants qui travaillaient dans des conditions difficiles et dont bon nombre se suicidaient en se jetant dans la rivière ou finissaient leurs jours dans les fumeries d'opium. On ne trouve pas davantage d'allusions au fait que la rivière constituait autrefois la ligne de démarcation entre la ville européenne d'un côté et la ville des immigrés asiatiques de l'autre. Car il s'agit de refléter les aspirations des classes et des institutions dominantes de la Cité-État et de se conformer au discours officiel qui veut afficher Singapour comme une société multiculturelle et cosmopolite, une ville globale et une nation dont la rivière constitue la force même (Huang et Chang, 2003).

Dans le contexte indien, l'ancienneté et l'étroitesse des liens noués entre les hommes et les rivières rendraient sans doute bien difficile une telle uniformisation sécularisée des aménagements comme des pratiques urbaines. Cet ouvrage pose cependant la question de l'écart croissant entre les grandes métropoles, confrontées aux défis que connaissent les plus grandes cités mondiales, et les agglomérations de taille plus modeste, enracinées dans un territoire bien spécifique, où l'usage purement fonctionnel des eaux des rivières suscite d'importantes résistances et où la vision de la rivière, loin d'être une simple émotion d'ordre esthétique, continue d'être vécue comme une expérience religieuse intense, unique. D'où la grande difficulté, pour les autorités indiennes à concevoir des projets d'aménagement qui, dans des contextes sociaux nouveaux, continuent de combiner, comme ce fut longtemps le cas à Bénarès, usages mercantiles et actes méritoires, protection des hommes et utilisation rationnelle des ressources. Elles pourraient cependant puiser dans la variété des expériences du passé sud-asiatique, riche d'approches de la rivière et de ses rives urbaines qui ont pu valoriser, selon les époques et les lieux, l'expérience religieuse, la qualité esthétique des paysages, les échanges sociaux ou bien les usages matériels, pour trouver des réponses originales.

Presses de l'Inalco

BIBLIOGRAPHIE

Allan Sarah, 1997, *The Way of water and sprouts of virtue*, New York : State University of New York Press.

Arnold Dlet et Guha Ramachandra (ed.), 1995, *Nature, Culture, Imperialism: Essays on the Environmental History of South Asia*, Delhi : Oxford University Press.

Baviskar Amita (ed.), 2003, *Waterlines: The Penguin Book of River Writings*, New Delhi : Penguin Group.

Bokhare Narendra, 2005, "River in Adivasi Culture", *in* Chakravarty Kalyan Kumar et Badam Gyani Lal. (ed.), *River Valley cultures of India*, Bhopal: Indira Gandhi Rashtriya Manav Sangrahalaya, p. 305-314.

Bonin Sophie, 2007, « Fleuves en ville : enjeux écologiques et projets urbains », *Strates, Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, nº 13, 2007.

Feldhaus Anne, 1995, *Water and Womanhood: Religious Meanings of Rivers in Maharashtra*, New York : Oxford University Press.

Fisher William F. (ed.), 1995, *Towards Sustainable Development*? *Struggling over India's Narmada River*, New York : M.E. Sharpe.

Huang Shirlena et Chang Tou-Chuang, 2003, "Selective Disclosure: Romancing the Singapore River" *in* Goh Robbie et Yeoh Brenda (eds.), *Theorizing the Southeast Asian City as Text, Urban Landscapes, Cultural Documents and Interpretative Experiences*, Singapour : World Scientific Publishing Co. Pvt. Ltd., p. 77-108.

Koch Ebba, 2006, *The Complete Taj Mahal and the Riverfront Gardens of Agra*, Londres: Thames and Hudson.

Llewellyn-Jones Rosie, 2003, "Off the Tourist Trail: The 'Unknown' Lucknow" *in* Llewellyn-Jones Rosie (ed.), *Lucknow Then and Now*, Bombay: Marg Publications.

Louiset Odette, 2007, « Frontières urbaines en Inde », *Cités*, nº 31, PUF, p. 71-82.

Presses de l'Inalco

Lucas Anton et Djati Arief, 2000, *The Dog is dead so throw it in the river: Environmental Politics and Water Pollution in Indonesia: an East Java case study,* Clayton : Monash Asia Institute.

Mohsin Khan M., 1980, "Murshidabad in the Eighteenth Century", *in* Ballhatchet Kenneth et Harrison John (eds.), *The City in South Asia, Pre-modern and Modern*, Londres : Curzon Press, p. 69-87.

Pierdet Céline, 2008, « Marges aquatiques et politiques urbaines au centre de Phnom Penh (Cambodge) », *Autrepart*, vol. XXXXV, n° 1, p. 123-136.

Rajagopal Arvind, 2011, "Urban Segregation and the Special Political Zone in Ahmedabad: An Emerging Paradigm for Religio-Political Violence", *South Asia Multidisciplinary Academic Journal* [En ligne], vol. V, URL: http://samaj.revues.org/3285.

Scherrer Franck, 2004, la Rive urbaine en Chine. Figures de la relation au fleuve dans l'urbanisme et l'aménagement des villes du bas Yangzi", *in* « Le Yangzi et le Rhône, regards croisés », *Géocarrefour*, vol. LXXIX, n° 1, p. 41-48.

Sengupta Urmi, 2011, "The Divided City? Squatters' Struggle for Urban Space in Kathmandu" *in* Anjaria Jonathan Shapiro et McFarlane Colin (eds.), *Urban Navigations, Politics, Space and the City in South Asia,* New Delhi : Routledge, p. 105-137.

Spooner Brian, "City and River in Iran: Urbanization and Irrigation of the Iranian Plateau", *Iranian Studies*, vol. VII, nos 3-4, 1974, p. 681-713.

Takahashi Nobuyuki, 1998, "Changes in Tokyo's Waterfront Environment" *in* Gideon S. Golany, Keisuke Hanaki et Osamu Koide (eds.), *Japanese Urban Environment*, Oxford : Pergamon, p. 147-177.

Wagoner Phillip, 1996, "From 'Pampa's Crossing' to 'The Palace of Lord Virupaksha': Architecture, Myth, and Patronage at Hampi before the Founding of Vijayanagara", in Devaraj D. V. and Patil Channabasappa (eds.), *Vijayanagara: Progress of Research, 1988-1991*, Mysore : Directorate of Archaeology and Museums.

Presses de l'Inalco